

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

ÉPREUVE DE FRANÇAIS

SÉRIES ES - S

SESSION 2007

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

OBJET D'ÉTUDE : le biographique

CORPUS

- Texte A : Colette, *Sido*, 1930
Texte B : Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, 1958
Texte C : Romain Gary, *La Promesse de l'aube*, 1960
Texte D : Jean-Claude Carrière, *Le Vin bourru*, 2000

Le candidat lira le corpus, traitera les deux questions, puis choisira l'un des trois travaux d'écriture. Toutes les réponses devront être rédigées et organisées.

Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 6 pages numérotées 1/6, 2/6, 3/6, 4/6, 5/6 et 6/6.

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

TEXTE A

Car j'aimais tant l'aube, déjà, que ma mère me l'accordait en récompense. J'obtenais qu'elle m'éveillât à trois heures et demie, et je m'en allais, un panier vide à chaque bras, vers des terres maraîchères qui se réfugiaient dans le pli étroit de la rivière, vers les fraises, les cassis et les groseilles barbues.

5 A trois heures et demie, tout dormait dans un bleu originel, humide et confus, et quand je descendais le chemin de sable, le brouillard retenu par son poids baignait d'abord mes jambes, puis mon petit torse bien fait, atteignait mes lèvres, mes oreilles et mes narines plus sensibles que tout le reste de mon corps... J'allais seule, ce pays mal pensant était sans dangers.

10 C'est sur ce chemin, c'est à cette heure que je prenais conscience de mon prix, d'un état de grâce indicible¹ et de ma connivence² avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore ovale, déformé par son éclosion ...

Ma mère me laissait partir, après m'avoir nommée « Beauté, Joyau-tout-en-or » ; elle regardait courir et décroître sur la pente son œuvre, « chef d'œuvre », disait-elle. J'étais peut-être jolie ; ma mère et mes portraits de ce temps-là ne sont pas toujours d'accord ... Je l'étais à cause de mon âge et du lever du jour, à cause des yeux bleus assombris par la verdure, des cheveux blonds qui ne seraient lissés qu'à mon retour, et de ma supériorité d'enfant éveillée sur les autres enfants endormis.

20 Je revenais à la cloche de la première messe. Mais pas avant d'avoir mangé mon saoul³, pas avant d'avoir, dans les bois, décrit un grand circuit de chien qui chasse seul, et goûté l'eau de deux sources perdues, que je révérais⁴. L'une se haussait hors de la terre par une convulsion cristalline, une sorte de sanglot, qui traçait elle-même son lit sableux. Elle se décourageait aussitôt née et replongeait sous la terre. L'autre source, presque invisible,

25 froissait l'herbe comme un serpent, s'étalait secrète au centre d'un pré où des narcisses, fleuris en ronde, attestaient seuls sa présence. La première avait goûté de feuille de chêne, la seconde de fer et de tige de jacinthe... Rien qu'à parler d'elles je souhaite que leur saveur m'emplisse la bouche au moment de

30 tout finir, et que j'emporte avec moi, cette gorgée imaginaire ...

Colette, Sido, 1930

1 - *indicible* : impossible à dire, à exprimer.

2 - *connivence* : complicité.

3 - *mon saoul* : autant que désiré.

4 - *révéler* : traiter avec le plus grand respect.

TEXTE B

En revanche, je profitai passionnément du privilège de l'enfance pour qui la beauté, le luxe, le bonheur sont des choses qui se mangent ; devant les confiseries de la rue Vavin, je me pétrifiais, fascinée par l'éclat lumineux des fruits confits, le sourd chatolement¹ des pâtes de fruits, la floraison bigarrée des bonbons acidulés ; vert, rouge, orange, violet : je convoitais les couleurs elles-mêmes autant que le plaisir qu'elles me promettaient. J'avais souvent la chance que mon admiration s'achevât en jouissance. Maman concassait des pralines dans un mortier, elle mélangeait à une crème jaune la poudre grenue² ; le rose des bonbons se dégradait en nuances exquises : je plongeais ma cuiller dans un coucher de soleil. Les soirs où mes parents recevaient, les glaces du salon multipliaient les feux d'un lustre de cristal. Maman s'asseyait devant le piano à queue, une dame vêtue de tulle jouait du violon et un cousin du violoncelle. Je faisais craquer entre mes dents la carapace d'un fruit déguisé, une bulle de lumière éclatait contre mon palais avec un goût de cassis ou d'ananas : je possédais toutes les couleurs et toutes les flammes, les écharpes de gaze, les diamants, les dentelles ; je possédais toute la fête. Les paradis où coulent le lait et le miel ne m'ont jamais alléchée, mais j'enviais à Dame Tartine³ sa chambre à coucher en échaudé⁴ : cet univers que nous habitons, s'il était tout entier comestible, quelle prise nous aurions sur lui ! Adulte, j'aurais voulu brouter les amandiers en fleur, mordre dans les pralines du couchant. Contre le ciel de New York, les enseignes au néon semblaient des friandises géantes et je me suis sentie frustrée.

Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, 1958

1 - *chatolement* : reflet brillant et changeant.

2 - *grenue* : qui présente de petits grains.

3 - *Dame Tartine* : personnage de comptine qui vit dans un palais entièrement comestible.

4 - *échaudé* : pâtisserie non sucrée et très légère.

TEXTE C

J'avais déjà près de neuf ans lorsque je tombai amoureux pour la première fois. Je fus tout entier aspiré par une passion violente, totale, qui m'empoisonna complètement l'existence et faillit même me coûter la vie.

Elle avait huit ans et s'appelait Valentine. Je pourrais la décrire longuement et à perte de souffle, et si j'avais une voix, je ne cesserais de chanter sa beauté et sa douceur. C'était une brune aux yeux clairs, admirablement faite, vêtue d'une robe blanche et elle tenait une balle à la main. Je l'ai vue apparaître devant moi dans le dépôt de bois, à l'endroit où commençaient les orties qui couvraient le sol jusqu'au mur du verger voisin. Je ne puis décrire l'émoi qui s'empara de moi : tout ce que je sais, c'est que mes jambes devinrent molles et que mon cœur se mit à sauter avec une telle violence que ma vue se troubla. Absolument résolu à la séduire immédiatement et pour toujours, de façon qu'il n'y eût plus jamais de place pour un autre homme dans sa vie, je fis comme ma mère me l'avait dit et, m'appuyant négligemment contre les bûches, je levai les yeux vers la lumière pour la subjugu¹. Mais Valentine n'était pas femme à se laisser impressionner. Je restai là, les yeux levés vers le soleil, jusqu'à ce que mon visage ruisselât de larmes, mais la cruelle, pendant tout ce temps-là, continua à jouer avec sa balle, sans paraître le moins du monde intéressée. Les yeux me sortaient de la tête, tout devenait feu et flamme autour de moi, mais Valentine ne m'accordait même pas un regard. Complètement décontenancé par cette indifférence, alors que tant de belles dames, dans le salon de ma mère, s'étaient dûment extasiées devant mes yeux bleus, à demi aveugle et ayant ainsi, du premier coup, épuisé, pour ainsi dire, mes munitions, j'essuyai mes larmes et, capitulant sans conditions, je lui tendis les trois pommes vertes que je venais de voler dans le verger. Elle les accepta et m'annonça, comme en passant :

– Janek a mangé pour moi toute sa collection de timbres-poste.

C'est ainsi que mon martyr commença. Au cours des jours qui suivirent, je mangeai pour Valentine plusieurs poignées de vers de terre, un grand nombre de papillons, un kilo de cerises avec les noyaux, une souris, et, pour finir, je peux dire qu'à neuf ans, c'est-à-dire bien plus jeune que Casanova², je pris place parmi les plus grands amants de tous les temps, en accomplissant une prouesse amoureuse que personne à ma connaissance, n'est jamais venu égaler. Je mangeai pour ma bien-aimée un soulier en caoutchouc.

Romain Gary, *La Promesse de l'aube*, 1960

1 - *subjugu* : séduire.

2 - *Casanova* : aventurier et écrivain italien né au XVIII^{ème} siècle. Séducteur célèbre, il a conté ses exploits romanesques et amoureux dans ses *Mémoires*.

TEXTE D

Ce texte ouvre l'autobiographie de Jean-Claude Carrière. L'auteur s'explique sur les raisons et les circonstances qui l'ont conduit à écrire le récit de son enfance. Dès les premières lignes, il évoque la visite d'un village-musée en Alsace en 1980. Il s'agit d'un village ancien reconstitué pour montrer aux touristes la façon dont les gens vivaient autrefois. « A ma grande surprise, ce jour-là, je voyais tout à coup mon enfance au musée... ».

Que restait-il de l'enfant dont je visitais les habitudes ? Etions-nous encore le même, lui et moi ? Ou au contraire une cassure radicale, que jusque-là je n'avais pas encore remarquée, nous séparait-elle pour toujours ? En d'autres mots : étais-je un autre ?

5 Il est évidemment impossible d'être l'historien, l'observateur, à plus forte raison l'ethnologue¹ de soi-même. Mais la visite de cet endroit m'a donné l'idée simple de rassembler ici toutes les images, tous les moments encore présents de ce temps-là. Juste pour entrevoir les possibles différences, les modifications d'une vie, sans juger d'un mieux ou d'un pis².

10 Sans cette rencontre inattendue, un jour en Alsace, je n'y aurais sans doute jamais pensé, ne décelant en moi aucun bouleversement, aucune brisure sans appel. Jusque-là les événements, les couleurs, les gestes de mon jeune âge me semblaient ordinaires et pour ainsi dire naturels. Je n'avais rien d'étonnant, rien d'exceptionnel, rien d'exotique à raconter. Mais comme cet ordinaire, ce quotidien, méritaient l'honneur
15 d'un musée et attiraient des visiteurs, je me dis que ces moments d'une vie vécue, mais disparue, pourraient intéresser d'autres que moi – comme des vies qui me sont étrangères envahissent parfois la mienne et me la dérobent le temps d'une lecture, ou d'un film ou tout simplement d'un voyage.

20 Ecrire sa vie, une partie de sa vie, en la comparant par moments au temps d'aujourd'hui, suppose une absence de jugement de valeur, une impartialité qui ne sera évidemment pas respectée. Cela suppose aussi une forme d'humilité, ce qui n'est pas un paradoxe. L'erreur, en tous cas le danger, serait de considérer son existence – quelle qu'elle soit – comme exceptionnelle, comme digne d'être racontée précisément parce qu'elle ne ressemble à aucune autre.

25 Les récits de ce type me déçoivent toujours. Sans doute nous est-il difficile d'apprécier, et d'admirer sans réserve, l'extraordinaire chez les autres. On peut dire au contraire que la description d'une vie n'a d'intérêt que si cette vie est commune, que si d'autres peuvent s'y reconnaître ou deviner, selon les générations, ce que furent les sentiments, les sensations de leurs parents et grands-parents.

30 Au lieu d'isoler son existence comme un phénomène inimitable (bientôt mangé, de toute manière, par l'oubli), nous pouvons nous envisager comme une espèce de jalon dans une longue chaîne, de témoin que nous nous passons de main en main et d'œil à œil, et qui peut aider à nous réunir un moment par-delà la naissance et la mort.

35 Je tente ce pari. C'est parce que mon enfance fut semblable à des millions d'autres que je la présente, prenant ainsi place à mon tour dans la vague qui inlassablement se dessine, gonfle, déferle et se retire pour laisser la place à ceux qui viennent, et qui viendront. Loin de me séparer, j'essaye de me fondre dans la masse vivante à laquelle j'appartiens, que je le veuille ou non, et qui commence à s'éclaircir, avant de bientôt se dissoudre.

Jean-Claude Carrière, *Le Vin bourru*, 2000

1 - *ethnologue* : spécialiste de l'étude des sociétés.

2 - *d'un mieux ou d'un pis* : d'un mieux ou d'un pire.

I - Vous répondrez d'abord aux questions suivantes (4 points)

- 1) Quelle vision commune de l'enfance retrouve-t-on dans les trois premiers textes (textes A, B, C) ? (2 points)
- 2) En quoi le texte de Jean-Claude Carrière (texte D) se distingue-t-il des précédents ? (2 points)

II - Vous traiterez ensuite l'un des trois sujets suivants (16 points)

1 - Commentaire

Vous commenterez le texte de Colette (texte A).

2 - Dissertation

A propos de l'écriture de sa vie, Jean-Claude Carrière écrit : « On peut dire [...] que la description d'une vie n'a d'intérêt que si cette vie est commune, que si d'autres peuvent s'y reconnaître ou deviner, selon les générations, ce que furent les sentiments, les sensations de leurs parents et grands-parents ».

Dans quelle mesure cette affirmation définit-elle l'intérêt des œuvres biographiques et autobiographiques ? Vous étayerez votre réflexion par des exemples puisés dans le corpus, dans les textes étudiés en classe et dans vos lectures personnelles.

3 - Ecriture d'invention

Après avoir lu l'autobiographie de Romain Gary (texte C), Valentine, devenue adulte, lui écrit une lettre dans laquelle elle évoque de son point de vue ce souvenir commun et commente la manière dont l'écrivain a parlé d'elle.